

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 27 (1959)
Heft: 3

Artikel: La neige efface les baisers
Autor: Goudin, André
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-568197>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

J'attends

*par Henry Benrath)**

*J'attends. La nuit est tiède et pâle.
Il a neigé vers le printemps,
La terre de Paris exhale
Une calme moiteur. J'attends . . .*

*Deux heures sonnent. Ta voiture
Se fait connaître, adoucissant,
Au Quai Voltaire, son allure . . .
Tu montes l'escalier. J'attends . . .*

*Tardive, l'aube nous emporte
Vers les royaumes du sommeil . . .
Tu dors. J'attends . . . Tendresses mortes,
Incertitudes : ton réveil.*

) extrait du poème «Paris».*

La neige efface les baisers

par André Goudin

Il s'appelle Lucien, mais les jeunes filles et les gars qui, au crépuscule, taillent des bavettes sous les arcades de mon building, lui crient : «Lou...» quand il revient du lycée sur sa bicyclette rose.

L'une de ces filles lui donnait, l'autre soir, une sévère leçon de hula-hoop. Lui, ardent à la tâche, sérieux comme un pape, maintenait le cerceau à hauteur de son ventre par ce curieux mouvement de tangage qui évoque le mouvement de l'amour. Je m'étais arrêté, saisi; soudain, je compris que je contemplais ce garçon avec une âme de voyeur, et baissai les yeux, de honte.

Je bavarde souvent avec sa mère, chez ma boulangère décolorée ou chez ma petite épicière qui est à moitié folle. C'est par sa mère que je sais qu'il fut longtemps malade, qu'il vient d'avoir vingt ans, qu'il sera peut-être instituteur, et qu'il n'a qu'une passion : le piano.

Vingt ans ? En vérité, je le croyais beaucoup plus jeune, tant son visage est enfantin, avec je ne sais quelle sournoiserie excitante et malade. Est-il beau ? Je l'ignore, mais je le trouve adorable. Avec son teint pâle et ses longs cheveux noirs et lisses de Japonais, il a l'air d'une rose thé sur laquelle une pie étourdie aurait oublié ses plumes. Au vrai, quand il me parle, je ne vois que ses yeux : des yeux d'un vert liquide comme celui de certaines huîtres, où passent parfois des frissons de bleus et de nacre. J'aime aussi sa voix qui me donne l'impression de caresser du velours; elle sort d'une bouche petite, aux lèvres épaisses, aux dents de loup. Et c'est peut-être «loup» qu'il faut entendre, lorsque les filles, caquetant autour de son vélo, lui jettent dans le soir bleu des «Lou» comme des baisers . . .

Notre histoire, qui n'est en vérité que frivole songerie autour de la mélancolique cinquantaine, est faite de deux histoires. La première remonte à septembre dernier, la seconde s'est passée il y a deux jours, par une fin d'après-midi au ciel bas, dans un décor de rêve et de neige.

*

Donc, c'était en septembre, vers onze heures du matin, heure à laquelle j'ai accoutumé de promener ma petite chienne blanche sur la terrasse de mon building, pour le pipi classique. Je ne vous parlerai point ici de Poupy, ma petite chienne maltaise coiffée à la Jeanne-d'Arc, car je l'aime trop. Si je me laissais aller, je ne parlerais plus que d'elle et oublierais ce que j'appelle l'histoire de Lou, et qui n'est sans doute qu'une histoire de vieux fou. Mais je vous dirai quelques mots de ma terrasse; elle en vaut la peine.

Imaginez une immense galerie couverte qui va d'un bout à l'autre d'une caserne de dix étages, une caserne où vivent plus de deux cents personnes hissées vers leurs alvéoles par sept ascenceurs ! Comme j'habite au dernier étage, cette terrasse est un peu mon fief et j'y accède en une minute par un petit escalier.

Des piliers, des soubassements, des souches de cheminées, des garde-fous qui grimpent à hauteur du nombril, tout cela fait de cette vaste plate-forme, une étrange forêt de béton propice aux amoureux. Certains y viennent, par les belles nuits d'été, qui s'imaginent faire l'amour dans les jardins suspendus de Babylone . . .

Ce jour-là, il faisait très chaud et les fumées des usines traçaient des bâtons sur le ciel. Je m'étais accoudé et contemplais, comme du haut d'une tour, ce mélancolique paysage industriel où des centaines de petites maisons, accroupies sur la terre grise, sont comme des verrues sur la gueule d'un clochard. En me penchant, je pouvais apercevoir, au loin, la ville qui vit brûler Jeanne-d'Arc, ville égoïstement repliée sur elle-même comme une grosse normande enrichie. Même ses jolis clochers m'ennuyaient, et sa cathédrale me semblait une prière inutile et prétentieuse. J'étais triste, je regrettais Paris, et je me disais que la plus belle cathédrale ne vaudra jamais cette grosse bête de Sacré-Cœur, avec ses airs de confiserie indigeste, sa blancheur de Pierrot, son petit funiculaire accroché à ses fesses. Soudain, j'entendis une voix claire :

— Tosca, viens ici !

Me retournant, je vis Lou qui empêchait sa chienne, un très grand caniche blanc sophistiqué et coiffé en brosse, de s'approcher de la mienne. Il me cria de loin :

— Tosca n'est pas méchante, mais on ne sait jamais . . .

Cependant, ma petite chienne étant venue rendre hommage au derrière de sa voisine, nous vîmes que tout se passait le mieux du monde. La vamp caniche prit un air suprêmement dédaigneux et continua sa promenade, tandis que, vexée (triste peut-être ?) ma petite chienne maltaise venait se réfugier auprès de moi.

Le garçon s'était approché. Pour la première fois, il me tendit la main. Jusqu'alors, nous ne nous connaissions que par des sourires, car j'aime la jeunesse et recherche sa sympathie. Le sourire d'un jeune, c'est un peu de vieillesse qu'il nous ôte, c'est de la rosée sur notre âme. Et lorsque je reviens de faire mes provisions de célibataire, le cabas à

la main, j'ai plaisir à m'arrêter au pied de mon building, pour regarder folâtrer filles et garçons, riant de l'air cruche des unes, ému par la beauté des autres. En outre, ma chienne-bébé étant très douce, il n'est pas rare, lorsque je la promène, que deux ou trois fillettes charmées par ce gros joujou vivant, me tiennent compagnie. Trotinant sur mes pas, elles me content de petites histoires exquises qui me rendent meilleur.

— Bonjour, me dit Lou, et je fus content qu'il ait supprimé le «monsieur». Quel plus charmant hommage peut rendre un jeune garçon à un homme mûr, qu'en le traitant en copain ? Ici, je dois ouvrir une parenthèse et avouer que je suis chauve, ou presque. Car, en vérité, on ne saurait appeler chevelure le duvet de poussin qui donne à mon crâne je ne sais quel aspect comique de renouveau... Or, par une coquetterie ridicule, je ne sors jamais sans chapeau. Et comme j'ai conservé un visage jeune sur une démarche vive, bien des gens qui me voient coiffé se trompent sur mon âge. Telle cette voisine étourdie devant qui je me découvrais dans l'ascenseur, et qui ne put s'empêcher de s'exclamer :

— Mon Dieu ! Mais vous êtes moins jeune que je ne croyais ?

Ainsi, il était évident que Lou ne me donnait pas mon âge : sa familiarité me le prouvait, ainsi que son sourire un peu équivoque. Il était venu s'accouder auprès de moi et j'osais à peine le regarder, troublé par son beau visage, par cette drôle de mèche noire, assez canaille, qui pendait sur sa joue. Afin de déranger le silence dangereux qui venait de s'installer entre nous, je demandai :

— Vous faites toujours beaucoup de piano ?

— Tiens ! vous savez ça, vous ?

— Bien sûr. Je rencontre souvent votre mère chez les commerçants, elle est bavarde, moi aussi. Alors, vous pensez . . .

Lou éclata de rire et fit un grand geste qui effraya ma petite chienne :

— Ah ! oui, c'est vous le «monsieur si gentil qui a toujours le mot pour rire» ? Il paraît que vous en racontez, des blagues, chez la boulangère !

Assez hypocritement, je répondis :

— Oui, comme tous les tristes, je suis plutôt ce qu'on appelle un rigolo. Quand on a souvent le cafard, toutes les armes sont bonnes, même la bêtise. Et de faire rire les autres, ça soulage, parfois . . .

J'espérais vaguement qu'il allait me poser l'inévitable question : «Pourquoi avez-vous le cafard ?» et je n'aurais su que répondre. Mais il se contenta de sourire (Ah ! comme le vert de ses yeux était clair, au soleil !) et, posant sa main sur mon épaule :

— Le cafard ? De la merde ! Moi aussi je l'ai souvent. Alors, je me colle au piano et je fonce dans Chopin. Ma mère veut toujours me forcer à manger du cheval cru pour me fortifier . . . Moi, je lui dis : c'est avec tes idées de faire de moi un instituteur que tu me rends malade. Si tu veux que je me porte bien, laisse-moi entrer au Conservatoire !

Comme il était charmant, ce Lou, dans sa colère juvénile ! Charmant avec une pointe de vulgarité qui me faisait penser à un oignon brûlé dans une blanquette de veau. On sentait que cette vulgarité était factice, comme la première cigarette qu'on fume ou la première fille qu'on pelote. Mais l'enfant n'était pas si loin, qu'un tendre sourire ne vînt égayer ce

micmac. Sa main s'était envolée de mon épaule et reposait sur le garde-fou, près de la mienne. Tosca et Poupy, nos bêtes devenues amies, traçaient autour de nous des cercles de tendresse.

Je ne me souviens plus de ce que j'ai dit (je crois que nous avons surtout parlé de musique) mais je sais que le soleil était chaud, et mon sang plus encore. Ne m'effleurait point, cependant, la pensée d'une aventure que mon âge, ma morose calvitie, et aussi mon respect de la jeunesse m'interdisent. Je n'ai pas la mentalité d'un chasseur d'éphèbes, et il y a longtemps que j'ai renoncé au tendre gibier, sans grand mérite je l'avoue, étant plus cérébral que passionné. Plus épris d'âmes que de chair, j'aime jouer avec le feu, mais je me tiens toujours assez loin de la flamme. Au fond, je suis un piètre soldat du plaisir, un embusqué de l'amour.

Oui, en vérité, nul triste désir ne me gâchait la présence de ce beau jeune homme, mais je ne pouvais m'empêcher de le dévorer des yeux (il le voyait bien, la crapule !) et il y avait dans ses yeux, à lui, je ne sais quel mystère provincial qui me troublait. Des lueurs où malice pouvait rimer avec vice, passaient à travers les stores de ses longs cils noirs. En lui parlant, ma main de voyageur égaré frôlant la sienne, j'avais l'impression bizarre d'être une chambre bourgeoise en train de flirter avec une chambre d'hôtel...

Mais que se passe-t-il ? Sur ma cuisse droite qui voisine avec la cuisse gauche de Lou, je sens un frôlement, d'abord léger, et qui devient pressant... Muet de stupeur, je sens encore je ne sais quoi de chaud, de remuant, qui cherche à se glisser dans la poche de mon pantalon. Ce n'est pas la main de Lou, puisque les deux mains du garçon sont sagement posées sur le garde-fou. Ma surprise, qui ne dure que le temps de voir flamber une éphémère, est ponctuée d'un fol éclat de rire du jeune homme :

— Ne faites-donc pas cette tête-là et regardez... C'est Tosca qui essaye de tirer votre mouchoir de votre poche !

— Par exemple !

— Oui, Tosca est très intelligente, et même un peu vicieuse... Je vous avoue qu'il y a des moments où ses yeux, presque humains, me font un peu peur...

Cependant, la grande caniche sophistiquée continuait d'enfoncer son museau dans ma poche, d'abord avec douceur, puis avec violence, furieuse sans doute de ne pouvoir chiper le mouchoir convoité ! Lou m'expliquait :

— Quand des gens viennent à la maison, je vous assure que c'est marrant ! Dès qu'un visiteur s'assoit, Tosca le regarde du coin de l'œil, fait trois petits tours autour de sa chaise et essaye de lui kidnapper son tire jus... Si c'est une voisine qui pose son sac à provisions par terre, ma chienne sort en douce tous les paquets qu'elle peut chiper... Une vraie chienne de cirque !

Il était délicieux quand il riait, et malgré ce « tire jus » qui me choquait, j'avais envie de l'embrasser. Brusquement, Lou me demande, avec un drôle d'air :

— Regardez Tosca, elle est furieuse ! Votre mouchoir est bien dans cette poche ?

— Euh...

— Alors, c'est qu'il est trop enfoncé. Attendez, vous allez rire... on

va le sortir légèrement, pour que Tosca puisse vous faire son numéro !

Ici, j'ai peur des mots et ne sais comment conter la chose... Vif comme une ablette, le garçon a fourré sa main très loin dans la poche de mon pantalon, ses doigts ont découvert mon trouble. Il devient très rouge, me regarde sans dire mot, et l'espace d'une seconde qui me paraît un siècle, il tient mon secret. Il fait horriblement chaud, je sens, sous mon chapeau, la sueur qui doit faire reluire mon crâne. Lou a retiré sa main tandis que je repoussais la chienne. Il contemple le paysage, silencieux, et je ne sais quel tic fait palpiter nerveusement sa paupière. Alors, je le prends par les épaules et il glisse vers moi. Sa bouche s'approche de la mienne, je ferme les yeux... et les rouvre aussitôt, sentant que son front a heurté le bord de mon chapeau. S'il allait le faire tomber ? S'il découvrirait ma calvitie ? Mais je n'ai plus le temps de couper le cheveux en quatre, et reçois, sur ma bouche, une petite bouche ardente dont la science m'étonne...

Une porte qui claque, des pas sur la terrasse, nos chiennes qui gueulent comme des putois... Lou s'est écarté vivement de moi, de moi qui ai encore un peu de sa salive au coin des lèvres. Il a appelé Tosca et s'est éloigné. Soudain, il se retourne et me crie :

— A demain même heure !

Un peu ivre, je suis rentré dans mon petit logement de deux pièces et me suis laissé tomber sur le divan. Mon cœur battait très fort (il est vrai que je fus réformé pour tachycardie...) et, connaissant ma sagesse, je savourais intensément, avec une vague envie de pleurer, cette minute de folie.

Comme j'avais posé sur la table mon chapeau trempé de sueur, juste en face, dans la glace posée sur la commode ancienne, je voyais l'œuf d'autruche rose de mon crâne avec, sur le côté, ridicule, clownesque, une espèce de mèche folle toute raide, piquée comme une aigrette... Et je me disais que le bel enfant brun ferait sûrement une drôle de binette s'il me voyait ainsi, privé de ce petit chapeau qui me pare d'une fallacieuse et équivoque jeunesse !

Grosse, blanche, frisée, assise sur le tapis comme un dieu lare qui serait aussi un dieu lard, ma petite chienne me regardait sévèrement. Ses grands yeux de bébé triste semblaient me dire : «Es-tu fou, à ton âge ? Quelle mouche, ou plutôt quelle bouche t'a piqué ? Est-ce que je ne te suffis point ? Et trouveras-tu jamais, pour t'aimer, un petit cœur plus tendre que le mien ?» Elle avait raison. Je la pris dans mes bras, j'embrassai passionnément son frais museau qui sent la violette, et je me dirigeai mélancoliquement vers ma cuisine pour y faire cuire des nouilles.

*

Je ne suis pas venu au rendez-vous et j'ai changé l'heure de mes courses du soir, afin d'éviter l'étrange garçon. Fier d'une sagesse durement acquise, trop lâche aussi pour déranger ma paix en une douteuse aventure, je me suis efforcé d'oublier la belle frimousse aux yeux verts, les cheveux de Japonais huileux et souples, la petite gueule de louveteau trop adroite pour son âge, trop dangereuse pour le mien. Et, à vrai dire, j'y suis parvenu sans grand effort. Certes, je n'ai pas cessé, je ne cesserai jamais d'aimer les garçons, mais je ne veux plus les aimer que comme de beaux tableaux que l'on caresse des yeux. Je me suis résigné,

et la résignation est un art sévère qui donne de grandes joies. Cet art s'apprend comme le piano : il suffit, chaque jour, de faire ses gammes de tristesse.

Mais il m'était impossible de ne plus jamais rencontrer ce Lou qui habite mon immeuble. Et souvent je l'ai rencontré, en dépit de mes ruses. Il était toujours encerclé de filles et de copains. Sans rancune, et comme si notre matinée de septembre n'eût été qu'un rêve, chaque fois il me serrait la main avec un « ça va ? » qui me serrait le cœur. Avait-il oublié ? Je ne le crois pas, car sa main pressait trop fort la mienne et son geste demeurait délicieusement inachevé, comme s'il jouait à pigeon vole... Il y avait aussi, dans ses yeux verts, je ne sais quelle lueur malicieuse et tendre qui me blessait. Moi, je passais vite, honteux de mon âge, honteux de ce sac à provisions qui me donnait l'air d'aller aux fraises ! Et si j'entendais rire derrière moi, cela me faisait mal : je me demandais si Lou et ses copines n'étaient pas en train de blaguer mon allure de vieux célibataire ?

Septembre... octobre... novembre... et déjà janvier. Les mois ont passé sur ma minute de folie, mes géraniums sont morts, les capucines ont fermé leurs ailes, et je me blottis dans mon petit logement, loin de la ville, loin du monde, loin des garçons trop charmants. Je regarde de vieilles photos, j'exhume de frivoles amours, je souris de mes folies et je pense que la sagesse est, en somme, un deuil facile à porter. Je me moque gentiment de certains amis de mon âge qui ont encore des sens, alors qu'il serait grand temps de n'avoir plus que du bon sens, et je les plains. Et c'est là que commence la deuxième histoire de Lou, par quoi s'achèvera mon récit.

Par une fin d'après-midi, à l'heure du thé que l'on prend avec du citron et avec le souvenir, je soulève le rideau de ma cuisine et découvre que la Sainte-Vierge est en train de plumer ses anges. Je veux dire que la neige tombe doucement en gros cotons mous qui s'épaississent, molletonneux, sur le sol. On dirait que le paysage est une salle d'opérations où des saintes de la croix-rouge déroulent des pansements sur le sein cancéreux des masures.

J'aime la neige, cette songerie plumeuse du ciel, cette blancheur sur la noirceur humaine, et ma petite chienne l'aime encore plus que moi. Elle s'y vautre, les quatre pattes en l'air, comme une courtisane consciencieuse, y plonge son museau noir, la remue comme une sauce blanche et la suce comme une glace à la vanille. Poupy dormait, hermine chien oublié sur un fauteuil vert, l'oreille dressée vers je ne sais quel rêve de sucre... les deux pattes de devant en prière. Je l'ai réveillée :

— Poupy, viens vite, secoues-toi, ma fille ! On va s'enneiger !...

Le temps de lui mettre son collier, de prendre l'ascenseur, et nous voici au pied du building. Je pousse la lourde porte vitrée, mon cœur se met à battre... il est trop tard pour reculer. Lou est à quelques mètres de moi, les cheveux fous, noir comme un corbeau sur la neige. Les reins voluptueusement courbés, il fait des boules qu'il lance sur quelques filles échevelées qui poussent des cris d'orfraie.

Je suis arrivé en pleine bataille; un boulet tombe sur Poupy, un autre s'écrase sur mon épaule. L'une des filles (c'était une grande rousse à lunettes) éclate de rire, fait un geste de sémaphore. Lou se retourne

et m'aperçoit. Alors, comme s'il était ivre de neige, il me lance la boule que ses doigts pétrissaient, et me rate. Ma petite chienne saute comme une folle et pousse des aboiements de joie.

Que faire ? J'enfonce mon chapeau sur mes tempes, plonge à mon tour mes mains dans la cocaïne céleste, et prends part au combat. Comme je me sens follet, tout à coup ! Je bondis comme une vieille chèvre, sans souci du ridicule, et attaque Lou. L'une de mes boules éclate sur ses cheveux noirs tandis qu'un grand rire sauvage éclate sur sa bouche. Ses joues sont roses de froid et ses cils pleins de minuscules perles blanches . . . Il me poursuit et je me sauve, ma petite chienne courant devant moi comme si elle avait un météore au derrière ! Nous cavaloons ainsi pendant quelques minutes, et lorsque je me retourne, je m'aperçois que les filles sont demeurées là-bas, très loin, immobiles et sans doute étonnées . . . Mais l'infatigable Lou me pourchasse et je reprends ma fuite.

Soudain, j'ai buté contre une pierre cachée sous la neige et me suis étalé de tout mon long. Le garçon se précipite :

— Vous vous êtes fait mal ?

— Penses-tu ! On se croirait sur un lit de plume . . .

Dans mon excitation, je l'ai tutoyé. Cela me dégrise d'un coup. Je me relève, secoue la neige qui s'est accrochée à mon pardessus, et c'est alors que je constate, avec épouvante, que mon chapeau gît à deux mètres de moi, tel un vieux pot de fleurs dans un jardin abandonné . . . Instinctivement, je passe ma main sur mon crâne qui est humide, et sur lequel mes derniers cheveux doivent être tristement collés. Lou me regarde, silencieux, impénétrable, et moi, je ne sais où fourrer ma honte. Si l'on fouillait la neige, on y trouverait les dix années que je viens d'y perdre, stupidement.

J'ai ramassé mon chapeau, je l'ai secoué comme un panier à salade, et au moment de le remettre, j'ai regardé Lou dont les yeux verts me fixaient avec une sorte de perplexité sans douceur. Ah ! que n'éclatait-il de rire, cela m'aurait soulagé ! Mais non, il m'enveloppait de ce regard impitoyable des enfants qui jugent les grandes personnes et s'étonnant de leur ridicule.

Alors, avec une mélancolie théâtrale (dont le sel me piquait agréablement, je l'avoue) j'ai passé ma main sur mon front et j'ai dit :

— Vous comprenez, maintenant, pourquoi je ne suis pas venu au rendez-vous, sur la terrasse ? Avec mes cravates claires et mon petit chapeau, je fais encore vieux jeune homme prolongé . . . mais, il faut que je vous le dise, Lou, j'ai plus de cinquante ans. Je pourrais être votre père !

— Ce serait marrant ! dit Lou. Puis, sur un ton gouailleur, et avec un très joli sourire d'ange vicieux :

— Pour les cheveux, c'est de la connerie ! Vous vous faites des tas d'idées . . . D'ailleurs, il y a longtemps que je savais.

— Comment ?

— Dame ! Vous oubliez que vous êtes un monsieur poli . . . et quand vous rencontrez maman à la boucherie chevaline, vous vous découvrez ! Elle trouve que la calvitie vous va très bien et que vous êtes encore plus distingué sans chapeau !

Mon absence de pudeur me dégoûte. Je demandai :

— Et vous, Lou ?

— Moi?

Ma question lui semblait idiote, et je le voyais. Il fit une pirouette, plongea ses mains dans la neige, pétrit une boule, et me la jetant en pleine figure:

— Au revoir, papa!

Glissant sur un rire léger comme sur un traîneau, il s'enfuit vers les filles qui, là-bas, agitaient leurs pattes avec des airs de volailles frustrées.

J'ai fait un long détour, avec ma petite chienne, et suis rentré par le dernier escalier du building, afin de m'écarter de ce cercle de jeunesse où je n'ai plus de place. Triste? Même pas. Seulement vexé, comme une femme surprise au saut du lit, sans poudre, sans sourcils et sans rouge à lèvres. Tout cela est moche, et Lou devait être un peu moche aussi. Je l'avais magnifié, tant pis pour moi.

Au fond, je suis content. La neige, belle comme les draps dont on enveloppe les morts, a effacé des baisers de septembre qui dérangent ma sagesse. Une bonne tasse de thé, un petit verre de rhum, une grimace moqueuse devant la glace pitoyable, et Lou et ses yeux verts auront rejoint les photos jaunies de mes amours mortes. Et quelle outrecuidance que de parler d'amour, alors qu'il ne s'agissait peut-être que de vice?

Un seul regret, et il me faudra de longues nuits pénibles pour le chasser: j'aurais aimé que Lou gardât de moi le souvenir d'une grande bouche adroite sous un petit chapeau, un souvenir sans âge, l'image équivoque et gracieuse d'un vieux jeune homme qui aurait égaré son état civil dans le labyrinthe de l'amour. Et ce qui me serre le cœur c'est d'avoir été un rictus de vieillesse dans ce fol sourire de neige et de jeunesse.

«Le troisième sexe»

Je ne connais pas de précédent à la présentation d'un film consacré à l'homosexualité sur les écrans parisiens. Il y a eu la charmante pièce filmée d'André Roussin: «Les œufs de l'autruche», mais si le cas d'un homosexuel y était présenté avec beaucoup de sérieux et de tact, ce cas était masqué par l'étude en avant-plan d'un personnage comique et ses réactions d'homme «normal».

Voici donc un film allemand qui, pour la première fois à ma connaissance, nous présente des homophiles «vus de face», sans cacher leur nom, leurs moeurs et leur diversité. Car, point principal à observer, il ne s'agit pas d'un cas séparé pris comme anomalie, mais presque d'un panorama de divers types homosexuels fort différents: le jeune bisexuel hésitant, l'ami romanesque, exclusif et tourmenté, l'esthète cynique, le petit voyou assuré jusqu'au chantage, et même une incursion nous emmène dans les boîtes de nuit très spéciales où se rencontrent travestis et gigolos.

Le film est donc basé entièrement sur l'homosexualité et ne se contente pas d'en aborder de biais certaines formes. Un passage nous montre même la définition que donne de ce terme le dictionnaire. C'est l'attaque de face. Mais est-ce une attaque? A vrai dire, je n'ai rien relevé qui tende à discréditer l'homophilie, rien qui la noircisse délibérément, sauf peut-être l'assurance exagérée de sa puissance. Plusieurs passages sont surprenants. Le psychiatre reconnaît nettement qu'aucun traitement ne saurait être efficace dans la plupart des cas et en tous